

Les antécédents de Louise Michel

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 12

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187644>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :

La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Les Vaudois et le vin.

On se plaît généralement à représenter la Suisse, et le canton de Vaud en particulier, comme un coin de terre adonné d'une manière exceptionnelle à l'abus du vin et autres spiritueux. C'est là une exagération que nous repoussons énergiquement, car, ainsi que nous l'avons dit dans un précédent article, jamais l'ivrognerie ne s'est montrée chez nous sous un aspect aussi déplorable et dans des proportions aussi désastreuses qu'en Amérique et notamment en Angleterre, ce pays qui s'est imposé la tâche de civiliser le monde tout en augmentant le nombre de ses possessions. Nous n'en voulons d'autre preuve que la physionomie qu'offre Londres chaque samedi, et dont nous avons déjà parlé l'année dernière. Rappelons à ce sujet quelques passages du *Courrier de l'Europe*, qui se publie de l'autre côté du détroit :

Le samedi, les omnibus sont bondés d'employés qui se rendent à la *Cité*. Le travail finit à 2 heures et l'on touche la paie. Vers le soir, les cabarets se remplissent ainsi que les cafés, les hôtels et les restaurants. L'ouvrier a hâte de faire passer dans le comptoir du marchand de bière, et cela dans l'espace de quelques heures, l'argent qu'il a mis six jours à gagner péniblement. Ce sont coups sur coups avec les camarades. Quelquefois sa femme l'attend au logis, mais le plus souvent elle le rejoint au sortir de l'atelier, et ils vont boire et se griser pendant que les petits pleurent à la maison.

Au Mont-de-Piété, l'animation est à son comble. Les ménages adonnés à l'ivrognerie y portent tous les lundis leurs effets et les retirent à la fin de la semaine pour s'en affubler le dimanche.

C'est un spectacle hideux, repoussant, indescriptible, que celui offert par l'immense cohue qui s'agite dans les quartiers populaires le samedi soir, tohu-bohu effrayant d'enfants, de femmes et d'hommes, achetant des provisions pour le dimanche, avalant pots sur pots dans les cabarets borgnes, se bousculant, s'insultant, blasphémant et bataillant une fois que la raison est restée au fond du verre.

On voit par le tableau qui précède, que l'on ne boit point là-bas par société, comme l'observe fort bien M. H. Malot, dans sa *Vie moderne en Angleterre*, on boit pour boire, et parce qu'on aime boire ; ce n'est pas à ceux qui vous entourent qu'on demande des satisfactions ou des plaisirs, c'est à ce qu'on avale.

Eh bien, nous avons la conviction qu'il n'en est pas de même chez nous, où la compagnie entre incontestablement pour une large part dans le faible que le Vaudois a pour le *petit blanc*. Cela tient aux

mœurs, à cette tradition qui fait considérer comme bon vivant tout individu qui ne se fait pas tirer l'oreille pour partager une bouteille. Le Vaudois a un besoin de fraternité qui lui fait détester les gens froids, raides et gantés ; aussi, un magistrat, un homme occupant une haute position sociale se laisse-t-il aborder franchement, sans cérémonie, peut-on lui offrir, à l'occasion, un verre de vin et trinquer avec lui, il devient bientôt populaire et l'on entendra chaque jour répéter sur son passage : « Eh ! quel brave homme !... Il n'est rien fier. »

Aller fréquemment à l'auberge, au café, avec un voisin, une connaissance, n'est point chose envisagée comme un abus, mais bien comme un indice de bonnes relations, un moyen agréable de se communiquer ses idées, de sympathiser, en un mot. Personne ne vous dira que ceux qui se conduisent ainsi sont des ivrognes ; ils seront tout simplement jugés comme des gens qui sentent le besoin de causer avec les amis tout en dégustant le vin de l'année.

Le mal n'en est pas moins grave ; voilà comment, sans croire commettre une grande faute, on se rend esclave d'habitudes nuisibles à la santé, au travail, à l'intelligence et au bien-être moral et matériel des populations. Il ne faut donc point s'étonner si des personnes dévouées, si des sociétés de tempérance et autres institutions philanthropiques se préoccupent vivement d'un état de choses qui ne semble guère s'améliorer, si l'on en juge par les dernières statistiques, accusant, pour le canton de Vaud seulement, un chiffre de 2386 établissements destinés à la vente en détail et à la consommation de boissons.

L. M.

Les antécédents de Louise Michel.

En mai 1853, M^{lle} Louise Michel dirigeait une école libre, près du village de Droucourt, où habitait sa mère. M. Fayet, remplissant alors les fonctions de recteur de l'Académie départementale de Haute-Marne, nous dépeint ce caractère, déjà très original à cette époque, et cite le fait que cette simple institutrice d'une petite commune rurale, mit à sa disposition la somme de cent francs, sacrifice énorme pour elle, dans le but de venir en aide à une veuve et à des orphelins que venait de laisser un pauvre instituteur. Louise Michel, dit-il, refusa toujours le mariage. D'un esprit exalté et poétique, elle chantait la *Pologne*, la *Misère des ouvriers de Rouen* au

moment de la crise cotonnière, la *Veuve du Messie*, le *Calvaire*, la *Mort de Mgr Sibour*, etc.

M. Fayet ajoute, qu'ayant eu l'occasion de lui faire des observations à la suite de certains cancons, comme il s'en produit si souvent dans les petites localités, elle le remercia de ses conseils, promit d'en être toujours reconnaissante et lui dédia ces vers :

Quand, lasse de la vie et déjà sans courage,
J'abandonnais ma barque aux caprices des flots,
Quand je voyais la mort au milieu du voyage
Et que tombaient mes vers, comme pendant l'orage
S'effeuillent les jeunes ramaux,

Vous avez eu pour moi quelques mots d'espérance,
Et vous avez compris que, dans les nuits parfois,
Le poète, troublé par quelque songe immense,
Laisse parler son rêve et met sans défiance
Son âme entière dans sa voix.

Merci, j'aurai toujours pour vous un chant de lyre,
Une prière au ciel, soit que les ouragans,
Sur de lointaines mers balancent mon navire,
Soit qu'il vogue paisible au soufle du zéphire,
Un reflet d'azur à ses flancs.

Louise Michel était alors âgée de 20 ans.

Tels étaient les sentiments, les idées, ou si l'on veut les imaginations qu'elle manifesta jusque vers 1870. On se demande en vain comment cette femme-poète, reconnue alors absolument irréprochable au triple point de vue de la morale, de la religion et de la société, a pu devenir, même après huit ans d'exil et de réflexion à Nouméa, l'impie, la farouche intransigeante qui fait tant parler d'elle aujourd'hui.

— Nous reproduisons, d'après le *Gaulois*, quelques fragements d'un charmant monologue : *Le cheval*, par Pirouette, édité par la maison Paul Ollendorff, de Paris. Les illustrations de l'ouvrage dont ce morceau est tiré sont, dit-on, de petits chefs-d'œuvre d'humour.

« Le cheval a vraiment du bon... quand il ne vous flanque pas par terre. On est haut placé sur la noble bête ; on domine.

Vous ne m'avez jamais vu à cheval ? Eh bien ! il faut voir ça. Je monte très bien, ça m'a coûté assez cher... dix ans de leçons. Je ne sais rien, mais je peux me permettre de vous donner quelques conseils.

J'ai un nom connu, je m'appelle Chiron.

Le cheval, c'est mon dada.

J'en peux réciter toute l'anatomie. J'ai même fait un ouvrage contenant l'histoire de tous les os et de tous les nerfs du cheval, que j'ai appelé : *La Chevalatomie*.

Quand vous sortez, si votre cheval cabriole, ne faites pas une figure d'enterrement qui provoque le rire des imbéciles à pied.

Esquissez un sourire — un peu pâle, si vous voulez, — mais un souriré ; moi, je souris, c'est ma méthode. Et si une réaction, infâme comme toutes les réactions, vous envoie piquer une tête, tombez avec grâce comme le lutteur antique.

Ne prenez pas les crins, ou n'embrassez pas avec un immense amour le col du cheval ; surtout (ne vous cramponnez pas comme un singe), dégringolez,

c'est plus naturel, en souriant toujours ! — Moi, je dégringole.

Si la poussière vous balaie le visage et qu'un grain reste dans votre œil, fermez-le comme ça ; moi, je le ferme, et continuez votre promenade avec un seul œil ouvert — sans vous faire souffler dedans par votre ami à cheval à côté de vous. Comme groupe équestre, ce serait déplorable ; c'est déjà laid à pied !

Si un autre grain entre dans l'autre œil, fermez les deux yeux ; moi, je les ferme.

Quand votre cheval est lancé au galop, vous pourriez crier : « Maman ! » ça ne l'arrête pas. Suivez-le (dessus) et attendez les événements sans grimaces. Moi, j'attends les événements sans grimaces.

Si vous perdez vos étriers, en cherchant à les rattraper ne vous servez pas de vos jambes comme de rames ; vous n'êtes pas en bateau ; ce n'est pas parce que votre cheval envoie de la fumée par les deux naseaux qu'il faut le prendre pour un bateau à vapeur.

Respirez librement et détendez-vous. Si vous êtes marié, ne pensez pas à votre belle-mère, vous ne pourriez pas suivre mon conseil ; — moi, je suis garçon. Je puis me détendre.

Lorsque votre cheval relève la tête, comme les coursiers du Parthénon ou le peuple opprimé, ne le flattez pas, comme le ferait un pamphlétaire ; baissez les rênes de brides jusqu'à ce que le cheval n'encense plus, surtout ne l'appellez pas enfant de chœur.

Ne posez pas à cheval. Vous pourriez être par terre avant la pose. — On pose et le cheval vous dépose.

En trottant à la française, vous pilez du poivre. Ne songez pas aux rougeurs qui décoorent votre assiette. Il vaut mieux rougir par là quand on est Français et patriote.

Quand vous avez à franchir un obstacle, ne faites pas des efforts à vous en faire sortir les yeux de la tête. Vos yeux passeraient d'abord par-dessus l'obstacle et vous n'auriez plus rien pour diriger votre monture.

Parlez à votre cheval. Entretenez-vous avec lui. Le cheval adore la conversation. C'est très intelligent un cheval, ça comprend mieux qu'un concierge !

Dans les bois, racontez-lui vos amours, ça l'intéressera ; tâchez de les lui dire en anglais, si vous pouvez. Le cheval aime beaucoup l'anglais. Dites-lui des mots anglais. On ne sait pas pourquoi, mais il aime beaucoup l'anglais. »

Lo Dzozet et lo vegnolan.

Dè tot teimps lè dzeins dâo vegnoublio ont passâ po dâi crâno citoyeins, amis dè la libertâ. Lâi a surtot clliâo d'on certain veladzo à man gautse quand on va du St-Surpi ein Etalie, que sont dâi crâno gaillâ, po cein que lè vilhio dâi z'autro iadzo ont fé fabrequâ à n'on ferblantier on Gueyaumo Tè ein fer bianc, qu'ein crossè se n'arbèletta, et que tirè la pomma bovarda su la tэта dè son bouébo. L'ont fé mettrè tot cein su on publico, tot proutso dè l'église, et quand lè dzeins dâo veladzo passont perquie, n'ousont pas dè main què d'étrè dâi bons patriotes.